

T 303, 16

La Bête à sept têtes

Un pêcheur prenait du poisson. Sa femme lui disait :

— Je voudrais bien le roi des poissons, il me fait envie.

Un jour, il en prend un qui ne ressemblait pas aux autres.

— Je t'en prie, [...] ; tu prendras tout ce que tu voudras.

[.....]

Sa femme dit :

— Il me le faut, que je le mange...

Il le reprend.

— Ta femme accouchera de trois fils. La tête plantée dans ton jardin fera trois jets d'eau ; trois arêtes à ta chienne ; [elle fera] trois bons chiens. Trois autres arêtes feront trois sabres coupant sept lieues devant la pointe pour tes trois enfants. Une pouliche saillie par un âne fera trois mules faisant à tout pas sept lieues.

Les chiens s'appelaient Tranche-montagne, Brisefer et Va comme le vent. L'aîné veut voyager, part avec sabre, mule, chien, arrive bien loin, entend parler d'une bête à sept têtes qui mangeait chaque jour [...] Il trouve la jeune fille qui allait pour se faire manger : c'était la fille du roi... Il la prend en croupe...¹

— Ma mule, mon chien, Tranche-montagne...

La bête [est] morte. Il demande le mouchoir à la fille et y met les sept langues. [La princesse] revient ; on disait :

— Elle s'est sauvée. La bête va se fâcher et nous dévorer tous...

Il passe un charbonnier avec ses sacs vides. Il prend les sept têtes.

Il était dit que celui qui apporterait les têtes épouserait la princesse...

La veille du mariage, le jeune homme se présente...

— Voyez les têtes ; y a-t-il les langues ?

— Non.

— Eh bien, les voici !...

— C'est mon libérateur.

Et il l'a épousée.

Le soir, il reste un pied dans le lit, l'autre à terre. Il voyait par la fenêtre une lumière au loin.

— Qu'est-ce ?

— Le château des fées ; on n'en revient pas.

— Je veux y aller.

¹ Les points de suspension sont de M. : le combat contre la bête se déroule comme dans les autres versions. Il passe donc sur les épisodes.

Il part avec mule et chien, frappe à la porte. Une vieille bohème, ayant un pot d'onguent à la main, y passe son doigt, puis sur la bouche² et les voilà tous immobiles, pétrifiés.

Son père, dans son jardin, voit que le jet d'eau ne va plus :

— Mes enfants, votre frère est perdu !

Le cadet [2] part, arrive à la cité. On le reconnaît, le prenant pour l'autre... Même chose...

— Qu'est-ce cette lumière ?

— Tu me l'as dit hier déjà...

— Je n'ai pu y arriver.

Même chose.

[.....]

Le plus jeune part...

— Qu'est-ce cette lumière ?

— Tu me l'as déjà demandé deux fois !

[.....]

En voyant la vieille, il la tape de son sabre sur le poignet, le coupe...

— Rends-moi mes frères ou je te tue !

Ils reviennent. Grande surprise à la cour en les voyant tous trois pareils : on ne reconnaissait pas le mari.

Ils se sont en allés, mais on m'a fichu un coup de pied et je suis venu tomber ici !

Recueilli en 1887 à Coulanges auprès de [Louise La Franchise, née au Clou, commune de Montigny, en 1869³], [É.C. : Lafranchise, née le 26/04/1869 au Clou, Cne de Montigny-aux-Amognes, mariée le 03/07/1886 avec Philibert Merle, cultivateur, résident à Baugy, Cne de Montigny]. S. t. Arch., Ms 55/1. Cahier Coulanges p. 23-24.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, I, n° 16, vers. F, p. 152.

² Ajout à la plume de ces quatre derniers mots..

³ Dans le cahier, la série à laquelle appartient ce conte est précédée et suivie de chansons. Les premières semblent être toutes de Gaspard Blondeau et les secondes de Louise La Franchise. P. Delarue (fiche ATP) attribue également ces contes à cette dernière. M. a pourtant noté : et je suis venu...